

LIVRES

LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

À l'ombre de Baudelaire Sa descente aux enfers en 176 pages

LE GOUFFRE A TOUJOURS SOIF
André Giroux, Institut littéraire du Québec, Québec, 1953

Functionnaire de carrière, André Giroux a peu publié. On ne lui connaît que deux romans, un recueil de nouvelles. Il donne à la télévision une série dramatique qui le fit connaître du grand public.

En exergue au roman dont je rends compte aujourd'hui, Baudelaire: «Le jour décroît; la nuit augmente; souviens-toi! Le gouffre a toujours soif...» Jean Sirois a quarante ans. Il se sait malade, mais ne l'admet pas. Aussi travaillera-t-il jusqu'au dernier jour. Il faut dire que le chef du personnel de la boîte qui l'embauche est un monstre qui lui reproche ses absences. Petit à petit, il de



ve se rendre à l'évidence: il est atteint du cancer. Ce petit roman de 176 pages nous raconte sa descente en enfer. Autour de lui une femme dévouée, Marie, son jeune fils. Il a des sautes d'humeur, est souvent irritable. Se rend-il qu'il retombe aussitôt dans le désespoir. La maladie fait son chemin insidieusement. Il ne dialogue plus qu'avec des ombres.

La médecine n'est plus d'aucun secours. Reste la religion. Jean Sirois est croyant. Il a beau avoir des réserves sur le gouvernement social de l'Église, son état lui est occasion de rapprochement avec Dieu. *De profundis clamavi ad te, Domine.* Jusqu'à la fin toutefois il sera hanté par la figure d'un patron hargneux.

L'écriture du roman est nerveuse. Incisifs, les dialogues ne traînent pas. On souhaiterait parfois qu'ils contiennent des pages de silence. Mais enfin telle n'est pas la manière de l'auteur. Il fait partie de ces écrivains impatientes qui n'ont de cesse qu'ils n'aient exécuté une scène.

Les dialogues sont nombreux, les chapitres également. La construction dramatique du roman est presque cinématographique. Elle ne se permet pas toutefois de retours en arrière appuyés. Ce sont plutôt par des flashs que le romancier se distancie d'une conception exclusivement linéaire du récit.

Le mérite premier du roman est de nous persuader de la solitude essentielle du personnage principal. Jean Sirois se sent couler dans la mort dans l'angoisse la plus totale. Ses efforts de lucidité n'en sont que plus cruels. Autour de lui, s'organise un courant de réconfort dont il mesure l'inutilité. Mais comment se passer de ces visiteurs qui vous empêchent de sombrer tout à fait?

Pai lu d'une traite ce récit convaincant, bien mené. Les pages qui ont à voir avec la religion m'ont paru plus faibles. Peut-être est-ce à cause de passages si saisissants qui nous persuadent sans équivoque de l'absurdité de la mort. Mourir à quarante ans, tout de même...

Je ne crois pas qu'on puisse oublier facilement ce Jean Sirois qui avait une femme, un jeune enfant et un patron ignoble.

Les attaques du frère de l'autre

Thierry Séchan crache son venin contre les chanteurs populaires



JACQUES GRENIER

«Je suis un provocateur. Un emmerdeur. Un sale gosse, même si j'ai plus de 40 ans», annonce Thierry Séchan.

Le pamphlet

Les mots qui tuent

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Thierry Séchan, qui fut longtemps le gardien de son petit frère Renaud, se vide le cœur dans un livre-pamphlet dans lequel il crache, avec une mauvaise foi avouée, sur dix chanteurs populaires, de Bruel à Halliday.

Ces vedettes populaires, dit-il, prennent trop de place dans la France d'aujourd'hui. Il en a jusque-là de les entendre discourir en experts sur la Bosnie-Herzégovine, dont ils savent à peine prononcer le nom sans trébucher, et l'Éthiopie, dont ils ne connaissent rien.

Même lorsqu'ils se contentent de chanter, notre détracteur se bouche les oreilles, tellement leurs paroles sont insipides, dit-il en s'ennuyant de Bruel et Brassens.

Le hic c'est que ses attaques tombent trop souvent à plat et que les raccourcis empruntés sentent le travail vite fait. Pour nous dire que les chansons de Bruel sont vides de sens, il nous cite des petits bouts hors contexte: «J'attends Lola, j'attends Lola, j'attends Lola qui ne vient pas». Évidemment, comme cela, ça ne fait pas très profond. Mais il y a un tel arbitraire dans le choix des petits détails qui servent à démolir les chanteurs que le lecteur n'embarque pas fort, et ne rit pas beaucoup.

Mais j'entends la voix de l'auteur qui me dit, lors d'un récent entretien, «C'est un pamphlet. C'est nécessairement logé à l'enseigne de la mauvaise foi et de la méchanceté. Et je le dis dès le début de l'ouvrage».

«Je suis un provocateur. Un emmerdeur. Un sale gosse, même si j'ai plus de 40 ans», explique-t-il, entre deux gorgées de café et deux bouchées de rôties, dans un café branché de Montréal.

Il y a différents degrés de provocation dans le *Nos amis les chanteurs*, selon que Séchan s'en prend à Françoise Hardy, à Johnny Halliday ou... à Renaud. La première fait l'objet d'un traitement sans merci, accusée de chercher son inspiration et ses idées dans l'astrologie. Il se moque allègrement au passage de la souffrance de Françoise Hardy enfant qui a manqué son père. Il croit que cette absence a été obsédante au point de lui faire écrire et chanter la même chanson durant 30 ans. Une vraie niaise quoi.

Pour Johnny Halliday, l'ironie est déjà moins mordante et la sympathie pointe à travers le portrait qu'il brosse du rocker solitaire, de Johnny le loser. La rallierie

est moins entière. Le pamphlet cède le pas à un autre genre.

Et puis nous arrivons à Renaud. Soupçonnant le grand frère d'avoir voulu se venger de Renaud et ses amis, l'on se dit qu'il ne ratéra pas son frangin. Erreur! «J'ai voulu être vache mais je n'ai pas réussi».

Renaud est épargné. Pourtant, s'il en est un qui s'est mêlé et se mêle toujours de politique, c'est bien le chanteur de *Miss Maggie*.

Séchan se permet de relever la naïveté de son frère lorsqu'il se fait militant ou supporter inconditionnel de Mitterrand. Mais que voilà de bien piètres attaques comparées à celles dont sont victimes Jean-Jacques Goldman, Bernard Lavilliers, Jeanne Mas ou Jean-Louis Murat.

Tout compte fait, il eut mieux fallu laisser Renaud hors de tout cela, de la même manière que les chanteurs pour lesquels Thierry Séchan a écrit des textes (notamment Julien Clerc et Daniel Lavoie) brillent par leur absence.

Séchan se défend vigoureusement d'être jaloux ou frustré par la célébrité de son frère. Mais alors, pourquoi cracher sur ces pauvres chanteurs?

«Nous donnons beaucoup trop d'importance aux chanteurs. Qui se servent de leur notoriété pour faire passer leurs idées politiques, même celles qu'ils n'ont pas. C'est ce dérapage auquel a failli succomber Coluche qui me dérange».

Toujours entre deux gorgées de café, notre pourfendeur poursuit. «Patrick Bruel dit aux gamines d'aller s'inscrire pour voter contre Le Pen. Mais imaginez-vous s'il les encourageait à voter Le Pen. Il y a un côté démagogique à tout cela que je trouve effrayant, comme je trouve effrayant de voir des adolescents avec un immense tatouage de Renaud sur la poitrine».

Bref, ces messieurs dames de la chanson prennent beaucoup trop de place et cela ennuie Thierry Séchan au plus haut point.

Le pamphlétaire ne cache pas son admiration pour Brassens, Ferré, Brel et Piaf, sur qui il est à écrire un livre. «Jamais Edith Piaf ne serait intervenue en politique», affirme Séchan, en s'échauffant un peu.

Le fond de l'histoire, c'est que Séchan est nostalgique. Il aimait mieux les chansons et les chanteurs de ses 20 ans. Il faut voir comment ses yeux s'allument lorsqu'il parle du concert que Leonard Cohen a donné à l'Olympia en 1968. «Nous étions émerveillés». Comme les jeunes d'aujourd'hui!

«Vite, le vin. Va, cherche le feu liquide et l'eau de la vie, Avant d'être emporté par le vent comme la poussière.»

Chant de liberté

RABAIYYAT
Omar Khayyam,
traduit du persan par Hassan Rezvanian,
Ed. Imprimerie Nationale, Paris

NAÏM KATTAN

En 1859, un poète irlandais, Edward Fitzgerald, publia une adaptation, en vers anglais, des quatrains (Robaiya) d'un poète persan du onzième siècle: Omar Khayyam. Il faut insister sur le terme adaptation car Fitzgerald est, en réalité, l'auteur d'une oeuvre poétique anglaise écrite à partir d'un texte persan. Ces quatrains ou l'on chante la vin, la femme, les éphèbes ne légitiimaient pas dans une Grande-Bretagne victorienne, une sensualité débordante mais, du simple fait qu'ils venaient de loin, rendaient son expression licite.

Grâce à Fitzgerald, les Robaiyat ont connu, dans le monde anglo-saxon, une fortune considérable. Apprétié aux besoins de l'époque, Khayyam était devenu le chantre du plaisir et de l'ivresse dans toutes leurs formes.

Omar Khayyam a bel et bien existé, même si on connaît peu de choses sur sa vie. On ne possède même pas les dates exactes de sa naissance et de sa mort qu'on situe entre 1021 et 1132. Il fut un astronome et rédigea ses oeuvres scientifiques dans la langue d'usage de l'époque: l'arabe. Les Robaiyat sont des écrits personnels et, pour les transmettre, Khayyam eut recours à la langue de l'intime qui pour lui était le persan, grande langue de civilisation et de poésie avant, et qui le demeura après, la conquête arabe.

Khayyam vivait à une époque de contraintes, d'oppression intellectuelle et religieuse. Comment a-t-il pu chanter si à propos le vin dont la consommation est strictement interdite par l'Islam? Comment a-t-il pu faire l'éloge de l'amour charnel sans être interdit, accusé d'hérésie? Bien plus, Khayyam s'interroge sur certains préceptes théologiques ce qui, aujourd'hui même, pourrait lui poser de graves problèmes dans son pays natal: l'Iran. Certes, il existe une certaine interprétation de ses quatrains qui ressemble étrangement à celle qu'on fait du Cantique des Cantiques. Selon ce genre d'exégèse, le vin ne serait qu'un symbole représentant l'extase religieuse, la recherche d'une union avec Dieu. Le poète s'abreuvait à l'amour divin.

Oui, peut-être. On aurait du mal, cependant, à donner une telle explication à une interrogation comme celle-ci:

*Le Créateur, lorsqu'il façonna les êtres,
Pourquoi les a-t-il entachés de lacunes?
S'ils étaient beaux, pourquoi les briser?
S'ils sont laids, à qui la faute?*

On peut parfaitement lire ces quatrains sans chercher la double entente, l'équivoque. Khayyam oppose à la tristesse qui l'envahit, au sens du tragique, le plaisir et l'oubli. Il trouve le monde et les hommes mauvais et la vie courte, éphémère. Il n'y a, pour lui qu'une réponse: vivre pleinement l'instant et prendre son plaisir où on le trouve, en l'occurrence, surtout dans le vin:

*Profitez de ce seul instant de la vie,
Demain quand nous quitterons cette vieille auberge,*

*Nous rejoindrons tous ceux qui sont morts il y a sept mille ans!
Vite, le vin. Il n'y a que le vin:
Va, cherche le feu liquide et l'eau de la vie,
Avant d'être emporté par le vent comme la poussière.*

*Ne craint-il pas le châtiement? Sa réponse:
À quoi sert le pardon, s'il n'est point de péché?
Pour lui, ceux qui cherchent perpétuellement le plaisir possèdent plus de vie, une réalité plus grande que les autres:
Car si les amoureux et les ivrognes vont en enfer,*

Demain, tu trouveras le paradis plat comme le creux de la main.

Hassan Rezvanian nous propose une nouvelle traduction de ces quatrains. Il s'agit d'une entreprise de restitution. Et pour commencer,



MINIATURE PERSANE

Khayyam vivait à une époque de contraintes, d'oppression intellectuelle et religieuse. Mais le poète s'abreuve à l'amour divin...

il fallait décider d'un choix de textes. Car on attribue à Khayyam plus de quatrains qu'il n'en a écrits. Les exégètes diffèrent d'opinion sur l'authenticité sur telle ou telle partie de l'oeuvre. Khayyam est-il l'auteur de 400, 600, 800 quatrains? Hassan Rezvanian décide de nous en présenter 637. Comme dans toute traduction de poésie, nous sommes en perte de musique. D'où, parfois, le sentiment d'être devant un discours répétitif où le vin revient comme une lassante obsession. Il s'agit, bien sûr, d'un chant et il faut, constamment, en deviner la mélodie ou l'imaginer. Le texte tel quel est riche. Il nous présente la figure d'un homme libre, d'un penseur courageux et d'un grand, d'un immense consommateur de vie.

Les larmes de la tragédie humaine

L'ENFANT DE CHIENNE
Pavlos Matessis, Traduit du grec par Jacques Bouchard. Paris, Gallimard, 1993.

FRED A. REED

Rares sont les livres qui donnent pleinement la mesure d'un peuple, d'une époque. *L'enfant de chienne*, premier roman de l'écrivain dramatique Pavlos Matessis, en est un.

D'un ton hallucinant et véridique, d'une énergie verbale qui puise ses forces autant dans le rêve que dans le cauchemar du réel qui a été sa vie, et la vie d'un pays, Raraou se raconte.

Vieille fille dans la soixantaine bien sonnée, elle n'attend que sa pension de comédienne pour baisser le rideau sur une vie marquée comme au fer rouge par l'Occupation, la «soi-disant Libération», la guerre civile, une vie de médiante et de fausse prostituée. Une vie où l'humiliation de la mère-patrie s'exprime, pour elle, dans l'humiliation publique de sa propre mère qui, veuve d'un tripière déserteur de la guerre d'Albanie, se donne à l'occupant pour sauver ses enfants de la famine.

Rares sont les livres dont la justesse du ton et la vérité profonde du propos nous convainquent de l'abîme absolu de cette humiliation, et nous le font sentir, comme nous sentons la main du petit Fanis, le frère cadet de Raraou, se briser sous les coups de crosse d'un soldat nazi.

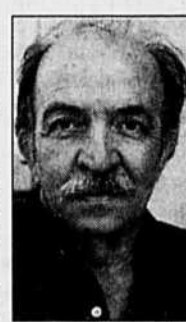
Raraou, cette marginale, cet «espèce de tête creuse, de figurante et de moucharde» comme les gens l'ont traitée sa vie durant, qui nous vide son cœur, est aussi — profondément — nous, tels que nous sommes dans les bas fonds inavouables de notre humanité. Humanité ramenée à l'échelle d'un quartier pauvre d'une ville minable de province, flétrie d'insultes, consumée par l'amertume. Qui ne s'y reconnaît pas, à bien se scruter dans la glace du miroir?

Fascinés, nous ne pouvons pas éviter de regarder, car à l'arrière plan se profilent des gens ordinaires, courageux et humbles — la jeune mère Canello qui se moque des Occupants en passant tous les jours un panier de munitions aux partisans; Malamas, le beau garçon de Mme Chryssafis, tué dans un guet-apens nazi pour l'amour de sa mère; le petit morveux Thanassis, ce dépisteur de mines que Raraou aimait sans jamais avoir pu l'avouer.

S'y profile aussi la Grèce des marchands du patriotisme de tout acabit que Raraou, pourtant plus royaliste que le roi, ne manque pas d'occasions de pourfendre. «Je m'en fous pas mal moi si la Grèce meurt, qu'elle vive ou qu'elle meure, est-ce que je l'ai déjà vue moi la Grèce, pourquoi me faire du souci pour elle? La Grèce c'est comme la Vierge: personne d'entre nous ne la voit jamais.»

L'enfant de chienne signale les débuts sur la scène internationale d'un écrivain de grand talent. Pavlos Matessis, qui s'est déjà illustré comme auteur de théâtre et traducteur, nous livre ici une oeuvre achevée, preuve évidente de la floraison de la littérature grecque contemporaine.

Dans une superbe traduction signée Jacques Bouchard, qui a fait découvrir l'essentiel Embricos à la francophonie, le texte de Matessis jaillit dans toute sa verve fantaisiste, sa puissance évocatrice, sa vérité décapante, où le rire libérateur avoisine — comme dans la musique de Mozart — celui les larmes de la tragédie humaine,



Pavlos Matessis présente son premier roman.

BEST-SELLERS

LA LIBRAIRIE
Flammarion
DES LIVRES ET DES LIBRAIRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

- UN HOMME EST UNE VALSE, P. Harvey, Herbes rouges
- QUELQUES ADIEUX, M. Laberge, Boréal
- SEPT LACS PLUS AU NORD, R. Lalonde, Seuil
- L'ENFANT CHARGÉ DE SONGES, A. Hébert, Seuil

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- LA GÉNÉRATION LYRIQUE, F. Ricard, Boréal
- LES DESSOUS DU PALAIS, H. Steinberg, Pierre Tisseyre
- GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MODERNITÉ, C. Taylor, Bellarmin

ROMANS ÉTRANGERS

- LÉVIATHAN, P. Auster, Actes Sud
- LE SECRET, P. Sollers, Gallimard
- LE PETIT SAUVAGE, A. Jardin, Gallimard
- TEXACO, P. Chamoiseau, Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

- RETROUVER L'ENFANT EN SOI, J. Bradshaw, Jour
- MARLENE DIETRICH, M. Riva, Flammarion
- XY, DE L'IDENTITÉ MASCULINE, E. Badinter, Odile Jacob

LIVRE JEUNESSE

MON PÈRE ET MOI, F. Ruel, La courte échelle

LIVRES PRATIQUES

- LE PETIT JEAN : dictionnaire des noms propres du Québec, J. Cournoyer, Stanké
- DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, P. Rey, Robert

COUP DE CŒUR

UN HOMME REMARQUABLE, R. Davies, l'Olivier

371, avenue Laurier Ouest 277.9912